

La sociologie en Finlande

Linda HAAPAJÄRVI¹

Turo-Kimmo LEHTONEN²

Eeva LUHTAKALLIO³,

Les racines de la sociologie finlandaise remontent à la faculté de philosophie de l'*Université impériale Alexandre en Finlande* où, en 1890, Edvard Westermarck commença à enseigner cette nouvelle discipline. La tradition de la sociologie académique finlandaise est tout aussi ancienne que celles qui prenaient alors forme en Europe continentale ou aux États-Unis. Si son développement fut façonné au XX^e siècle par des forces également observables au sein d'autres sociétés occidentales, elle contient cependant une touche d'originalité dont on ne saurait rendre compte sans examiner la situation géopolitique mouvante de la Finlande, les forces extérieures à l'œuvre et les tendances intellectuelles étrangères en vogue à cette période. Il est nécessaire de porter notre regard sur les transformations et tensions propres à la société finlandaise, matière première du travail des sociologues : dans cette perspective, les deux premières sections de ce texte restituent le développement de la sociologie dans le contexte de la société finlandaise du XX^e siècle.

Les deux dernières sections de cet article s'attachent ensuite à rendre compte de la dynamique actuelle du champ sociologique finlandais. Si, surtout à partir des années 1970, les chercheurs finlandais ont puisé dans une large gamme d'influences étrangères, cette multiplicité de sources d'inspiration n'a toutefois pas abouti à une fragmentation problématique de l'espace disciplinaire. Bien au contraire, le champ sociologique finlandais se caractérise par une grande tolérance vis-à-vis de cette

¹ Centre Maurice Halbwachs (CNRS-EHESS-ENS).

² Université de Tampere.

³ Université de Helsinki.

diversité d'approches. Il est en outre structuré par une dualité profonde, dont l'influence sur les carrières des chercheurs est primordiale. D'une part, le champ de la sociologie académique finlandaise, fédéré par la *Société Westermarck*, est dynamique, cohésif et concurrentiel. D'autre part, l'acquisition de positions stables au sein de ce champ est conditionnée par des mérites acquis dans le cadre de circuits internationaux. Enfin, nous mobiliserons nos expériences de recherches personnelles afin de fournir un exemple de la dynamique à travers laquelle les influences internationales sont importées et adaptées au contexte finlandais contemporain.

Au lieu de prétendre à une présentation exhaustive de la tradition sociologique finlandaise, cet article propose de mettre l'accent sur *quatre caractéristiques* qui ont porté sa formation et qui influencent encore ses pratiques contemporaines : l'ouverture vers l'international, la pluralité des disciplines, l'orientation empirique et la porosité des sphères publiques.

La sociologie – une science émergente dans un État-nation en train de se faire

Au moment des premiers enseignements de sociologie prodigués par Edvard Westermarck à l'Université de Helsinki, la Finlande était encore un grand-duché de l'empire Russe, une société agraire clivée entre, d'une part, une population rurale en majorité finnophone et pauvre, et d'autre part, l'élite économique et intellectuelle urbaine, en grande partie suédophone, cosmopolite et fortement influencée par le courant allemand de l'éducation académique. À cette époque, les questions politiques brûlantes concernaient le statut de la langue finnoise et la construction de la nation finlandaise, ainsi que le sort des paysans sans terre à travers lequel s'exprimait la question sociale (Alapuro 1988; Jutikkala 1962; Hentilä, Jussila, et Nevakivi 1999).

Westermarck n'adressait point ces questions mais portait son attention sur l'évolution de l'institution maritale au Maroc, s'inscrivant dans l'évolutionnisme biologique, tendance en vogue qui l'avait séduit lors de

ses études à Londres. La formulation théorique du tabou de l'inceste qu'il avait développé dans sa thèse doctorale (1890) fut notamment considérée par son étudiant Bronislaw Malinowski comme un « modèle de construction sociologique » (Wolf 1993, 157). Cette thèse fut suivie de la publication de son ouvrage « Origines des idées morales » (1906), après laquelle Westermarck devint le premier professeur de sociologie en Grande Bretagne, au sein de la *London School of Economics*.

La figure de Westermarck met en lumière l'une des caractéristiques structurantes de la tradition sociologique finlandaise, à savoir, son *ouverture vers l'international*. Si jusqu'à la première moitié du XX^e siècle l'influence de la sphère intellectuelle allemande restait forte en Finlande, celle-ci n'y était pas l'unique référence. Les îles britanniques attiraient également l'intelligentsia finlandaise, et la réputation de Westermarck au sein des circuits londoniens contribuait très certainement à la consolidation de son statut en Finlande.

L'influence de Westermarck sur le monde académique finlandais met aussi en lumière *la pluralité des disciplines*, deuxième caractéristique de la tradition sociologique finlandaise émergente à l'époque. L'anthropologie sociale, à laquelle on associe aujourd'hui la sociologie de Westermarck, fut l'une des disciplines qui marqua profondément la sociologie finlandaise au tournant du XX^e siècle. En 1918, l'année suivant la déclaration de l'indépendance finlandaise, Westermarck fut élu professeur de sociologie de l'Åbo Akademi — Université suédophone de Turku. Ses disciples continuèrent à développer des analyses portant sur des sociétés traditionnelles non-européennes, comme, à titre d'exemple, Hilma Granqvist, dont la sensibilité à l'expérience féminine et les critiques à l'encontre de la tradition d'orientalisme exégétique lui valurent la reconnaissance de ses éminents contemporains, tels que Margaret Mead et E.E. Evans-Pritchard (Näili 2008; Suolinna 2000).

L'approche westermarckienne influençait également les ethnologues de cette période, se focalisant sur les peuples finno-ougriens dispersés sur les terres de l'empire russe (Haavio-Mannila 1973, 79). Les travaux de ces proto-sociologues jetaient les bases de l'idée d'un peuple finlandais

culturellement distinct et homogène, qui fut mobilisée comme un ingrédient indispensable de la puissance de l'État (social) finlandais (Näre 2016; Rastas 2019).

Toutefois, les racines d'une sociologie des sociétés modernes doivent être cherchées ailleurs. Dans le contexte universitaire finlandais des premières décennies du XX^e siècle, l'analyse de la question sociale fut investie par une cohorte de jeunes historiens formés en Allemagne (Haatanen 1973). Ils réalisèrent des enquêtes pionnières sur les conditions de vie des secteurs émergents dans la société en cours de modernisation. La tradition socio-historique partageait avec l'approche anthropologique de Westermarck *une forte orientation empirique*, troisième caractéristique que nous proposons pour décrire la sociologie finlandaise. Cet empirisme prononcé réapparaît dans les sciences sociales d'après-guerre, sous la forme de l'empirisme logique fondant son principe de légitimité sur l'objectivité et sur l'aversion à toute spéculation métaphysique ou idéologique (Allardt 1973, 261-62). Cette tendance a sans doute été renforcée par la disponibilité de chercheurs et de statistiques démographiques systématiques et exhaustives — la Finlande possédant, avec la Suède, les données censitaires les plus anciennes du monde —, mais aussi par l'atmosphère culturelle plus générale de l'après-guerre promouvant des approches concrètes et empiriques dans la littérature et la philosophie.

Enfin, l'orientation empiriste des sciences sociales finlandaises, voire leur pragmatisme, résonne avec la quatrième caractéristique structurante de la tradition sociologique finlandaise, la *porosité des sphères publiques*. Si la formation de cette tradition sociologique est parfois présentée comme un processus symbiotique avec la mise en place de l'État social, le développement de la mobilisation des sciences sociales au service de l'État relève d'une tradition plus ancienne. La relation précoce et osmotique des sciences et de la politique est bien exemplifiée par l'Association Économique (*Kansantaloudellinen Yhdistys*), fondée en 1884 sur les modèles du *Verein für Socialpolitik* allemand et de la *Société d'économie sociale* de Le Play. Critiques des sciences économiques

classiques, les intellectuels rassemblés dans cette association considéraient les enquêtes statistiques et les études de cas systématiques comme un moyen efficace pour dévoiler la complexité de la réalité sociale (Alapuro et Alestalo 1973, 86; Rabier 1977, 110). Les enquêtes réalisées sous la tutelle de cette association portaient, d'abord, sur les ouvriers agricoles dépossédés de leurs terres, puis sur les classes ouvrières urbaines émergentes. Ces travaux ont alors fourni des justifications scientifiques au développement des premières mesures de politiques sociales. Par ailleurs, il importe de noter que parmi les directeurs de cette association, trois furent élus à la présidence de la République Finlandaise au cours du XX^e siècle, un fait reflétant l'importance et l'entrelacement du secteur associatif avec le champ politique du pays, ainsi que le rôle particulier de cette association.

Les refondations d'après-guerre

Au lendemain de la seconde guerre mondiale, la Finlande n'était plus la société agraire et figée du XIX^e siècle. Si en 1890, 8 % de la population travaillait dans l'industrie et 75 % dans l'agriculture, en 1950, ces chiffres se situaient respectivement à 29 % et 42 %. La population d'Helsinki fut multipliée par dix entre 1890 et 1970, passant d'environ 50 000 à un demi-million d'habitants. La Finlande n'était plus une nation en quête de souveraineté, mais une jeune démocratie qui restait toutefois fragilisée par des clivages politiques internes résultant de la guerre civile de 1918, et par la menace externe que représentait l'Union soviétique — concrétisée lors de la guerre de 1939-1944.

Après la guerre, l'État cherchait à former une cohorte de chercheurs capables de produire de nouvelles connaissances sur la société moderne. La tradition sociologique westermarckienne fut abandonnée pacifiquement, sans querelles de chapelles, comme un mouvement inévitable au sein d'une réforme plus globale du paysage institutionnel de

l'exercice des sciences sociales⁴. En 1945, l'Université d'Helsinki fut dotée d'une faculté de sciences sociales, dont l'objectif était notamment de compléter la mission de formation des journalistes, administrateurs et professionnels des métiers du social, assurée depuis 1930 par la Haute école des sciences sociales (*Yhteiskuntatieteellinen korkeakoulu*) — une institution dont les effectifs augmentèrent jusqu'à sa transformation en l'Université de Tampere, en 1960. D'autres universités finlandaises suivirent le mouvement, en inaugurant des facultés de sciences sociales au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle.

En continuité avec la période précédente, les frontières disciplinaires étaient souvent poreuses, une alliance interdisciplinaire particulièrement marquante étant celle qui liait la sociologie et la politique sociale (*sosiaalipolitiikka*) — une nouvelle discipline, dérivée de la tradition allemande, dont l'apparition presque simultanée dans l'ensemble des pays nordiques était étroitement liée à l'expansion de l'État social. Dans le contexte d'après-guerre animé par une quête d'apaisement social en Finlande, la sociologie et la politique sociale participaient au processus d'investissement de la question sociale selon l'agenda de l'unicité nationale. Les universitaires siégeaient notamment de façon routinière dans les « comités de gouvernance » qui pilotaient alors les réformes légales et sociopolitiques. Les deux disciplines contribuaient aussi durant cette période à la consolidation des études sur le bien-être (*hyvinvointitutkimus*), en tant que domaine de recherche à part entière, dynamique et influent encore aujourd'hui.

Au-delà de leurs objets d'étude, la sociologie et la politique sociale convergeaient également au sujet des influences théoriques et méthodologiques étrangères. Dans les années d'après-guerre, le tout nouveau programme bilatéral ASLA-Fulbright ouvrait aux étudiants

⁴ Après sa mort en 1939, Westermarck continua pourtant à jouir du statut de figure fondatrice de la discipline : l'Association des sociologues finlandais, fondée en 1940, fut nommée la *Société Westermarck*.

finlandais les portes des meilleures universités américaines, et contribuait au remplacement des influences germaniques par les références anglo-saxonnes. La prégnance de la tradition sociologique américaine est particulièrement remarquable chez Heikki Waris, détenteur de la première chaire de politique sociale entre 1946 et 1968, qui devint ensuite ministre des Affaires sociales. Ayant séjourné à l'Université de Chicago, Waris combinait notamment la tradition sociohistorique collectiviste finlandaise aux théories américaines de la stratification sociale et dépeignait à l'appui des analyses statistiques une image précise de la transformation de la Finlande entre 1850 et 1940, période au cours de laquelle la société d'ordre finlandaise se métamorphosait en une société industrielle moderne.

L'engouement de jeunes sociologues finlandais d'après-guerre pour la sociologie américaine fut tel qu'Erik Allardt, professeur éminemment influent dans la sociologie finlandaise de l'époque, constata a posteriori : « Il est évident qu'entre 1945 et 1959, quiconque se projetait vers une carrière académique en sociologie visait une formation sociologique complémentaire aux États-Unis » (Allardt 1977, 35). Les porteurs de la tradition sociologique furent ainsi comparativement plus libéraux et sensibles aux conflits. La thèse de doctorat d'Erik Allardt, soutenue en 1952 à l'Université d'Helsinki, illustre particulièrement cette orientation (Alapuro 2006). Il s'agissait d'une étude des attitudes des Finlandais à l'égard du divorce. Bien que l'enquête ait traité de thèmes fondamentaux dans le travail d'Edward Westermarck, Allardt n'en faisait aucun usage. Il s'inscrivait au contraire dans la lignée durkheimienne, enrichie des interprétations secondaires américaines, et s'employait à faire une démonstration de l'influence des conditions matérielles d'une part, et des systèmes normatifs d'autre part, sur la divortialité et ses perceptions morales. La thèse d'Allardt interrogeait l'impact de la « modernisation » de la société sur les mœurs de ses membres, tout en combinant une rigueur méthodologique avec une ambition théorique qui manquait à la génération précédente.

Avant d'être nommé professeur de sociologie à l'Université d'Helsinki en 1958, Allardt passa une année au sein du Département de sociologie de Columbia University. Stimulé par la curiosité que portaient ses collègues américains au contexte politique finlandais, Allardt consacra ses efforts à l'étude du soutien populaire au communisme en Finlande, qui, depuis les événements traumatiques de la guerre civile de 1918, était resté une source d'inquiétude dans la société. L'enquête d'Allardt fut un véritable tour de force en termes de démonstration scientifique et d'intervention publique : elle rendait intelligible l'adhérence à l'idéologie communiste, à la fois comme une réaction rationnelle à la citoyenneté de second rang des ouvriers du milieu industriel, et comme une réaction en partie irrationnelle chez les ouvriers des zones agraires qui y trouvaient une échappatoire à leurs sentiments de déracinement. En rendant compréhensible les expériences et les motivations des partisans communistes, Allardt contribuait à atténuer leur image d'ennemis de la jeune démocratie. Ainsi, arguant en faveur d'une société plurielle, Allardt prônait l'inclusion des communistes au sein du système politique finlandais – un élément couramment mobilisé pour expliquer en Finlande l'absence d'interventions violentes des mouvements communistes.

Dans les années 1960 et 1970, la sociologie jouissait d'une popularité croissante. Le nombre d'étudiants s'amplifiait, celui de thèses soutenues aussi, tandis que les ouvrages et articles sociologiques circulaient dans les mains des politiciens et des médias. La revue finlandaise de sociologie, *Sosiologia*, fut fondée en 1964.

Ces années furent un second moment de refondation disciplinaire. Cette fois-ci, elle n'était pas portée par l'État ou les universitaires, mais son élan venait des étudiants et des jeunes chercheurs. À la fin des années 1960, suite à l'émergence de mouvements populaires, domestiques comme internationaux, les mouvements étudiants décriaient l'idéologie bourgeoise diffuse dans la société finlandaise et se rangeaient du côté des partisans d'une révolution socialiste (Alapuro 1997). Ils récusaient le caractère élitiste de l'institution universitaire et remettaient en cause les

fondements théoriques et idéologiques de la sociologie libérale. Les plus radicaux accusaient les sociologues de s'être réduits au statut de valet des technocrates de l'État (Rabier 1977, 118). Le rapprochement entre les mouvements étudiants et ouvriers traduisait également une demande de prise au sérieux de la sociologie marxiste et de sa portée critique.

Dans le contexte intellectuel finlandais, contrairement à d'autres contextes européens, la pensée marxiste resta jusque dans les années 1970 un phénomène essentiellement extra-académique. Les ouvrages de Marx connaissaient une circulation active au sein du mouvement ouvrier et des élites des partis de gauche (Eskola *et al.* 1973, 194-97). Cela changea dans les années 1970 qui marquèrent l'entrée du marxisme à l'épicentre de la sociologie finlandaise. L'Académie finlandaise finança dans les années 1970 notamment une grande enquête d'inspiration marxiste, le projet *Tandem*, qui interrogeait la démocratie finlandaise. En 1976, fût initiée l'Union des chercheurs (*Tutkijaliitto*) et sa revue *Tiede ja edistys* (*Science et progrès*), qui ont joué un rôle prépondérant dans la diffusion des travaux critiques au sein du milieu universitaire.

Si la pratique de la sociologie marxiste *stricto sensu* s'est progressivement effritée dans les années 1990, la percée de la pensée marxiste a néanmoins ouvert la voie à l'adoption de nouvelles approches critiques au sein de la tradition sociologique finlandaise : la présence de la pensée marxiste permit notamment de rediriger l'attention des sociologues des questions d'adaptation et d'intégration vers celles des tensions et des conflits. Elle fut ainsi créatrice d'une marge de manœuvre au sein du champ de la sociologie académique, qui suivait le « tournant culturel » retentissant alors dans l'univers anglo-saxon des années 1980 et 1990. Les échos de ce tournant faisaient apparaître les conditions sociales de la production des savoirs scientifiques, ce qui permit le développement dans la sociologie finlandaise d'approches discursives et microsociologiques faisant place à de nouvelles thématiques, telles que les questions de différences ethno-raciales et genrées.

Dynamisme domestique, mérites étrangers : le contexte institutionnel actuel

La *Société Westermarck*, association finlandaise de sociologie, assure la fédération du champ sociologique à l'appui de deux dispositifs : la revue de sociologie finlandaise, *Sosiologia*, et le congrès annuel des sociologues, *Sosiologipäivät*. La revue *Sosiologia* publie des articles dans quatre numéros annuels et la direction de sa rédaction se voit transférée tous les deux ans d'une faculté de sociologie à une autre. *Sosiologia* est assidument suivie par la communauté sociologique et la publication d'un article au sein de cette revue constitue une sorte de rite institutionnalisé de présentation des jeunes chercheurs. Publiée principalement en finnois⁵, elle fonctionne également comme un réservoir important de données scientifiques pour les médias finlandais.

Le congrès annuel de la *Société Westermarck* participe aussi au maintien de la cohésion interne du champ sociologique finlandais : tous les ans au mois de mars, entre 400 et 700 sociologues se rassemblent durant deux jours dans une des villes universitaires finlandaises afin de partager leurs découvertes, d'initier de nouveaux projets et d'entretenir leurs réseaux professionnels.

Malgré ce dynamisme de la tradition nationale, les mérites académiques, en jeu au moment de la distribution des postes et des financements, sont de plus en plus établis auprès d'instances étrangères. Les publications internationales – leur nombre et la notoriété des revues ou des maisons d'édition – jouent un rôle déterminant quant à la sélection des recrues et des lauréats. En outre, si l'expérience dans l'enseignement et dans l'encadrement des mémoires et des thèses compte dans le processus de recrutement, elle ne joue qu'un rôle secondaire vis-à-vis des publications du candidat. Par contre, les collaborations internationales et

⁵ Le journal publie aussi régulièrement en suédois, ainsi que depuis quelque temps un numéro bisannuel en anglais.

la capacité d'acquérir des financements externes y pèsent considérablement.

Les propriétés de cette course aux postes et aux financements ont eu pour effet d'approfondir et d'institutionnaliser l'ouverture vers l'international de la sociologie finlandaise. L'importance accordée aux publications internationales pousse les sociologues finlandais à prendre part au débat ayant lieu dans les revues anglo-saxonnes, un mécanisme propre à stimuler l'importation des tendances théoriques, thématiques et méthodologiques. Les instruments de financement des projets orientent pour leur part les réseaux professionnels de sociologues, notamment dans la mesure où les financements européens sont souvent conditionnels à des collaborations tissées - ou à tisser - entre instituts situés dans différents pays du continent.

Une des particularités du système universitaire finlandais concerne le faible nombre de personnel statutaire au sein des facultés de sociologie. Il n'est pas rare que les trois quarts du personnel d'une faculté de sociologie dépendent de financements externes à l'université. Cela revient à dire que la majorité des travaux sont réalisés par des sociologues engagés dans des projets de recherche financés, par exemple, par l'Académie finlandaise, pour une durée d'environ trois ans, au lieu de postes en CDI. Ainsi, les financements externes au sein du système universitaire finlandais ont contribué à la précarisation du métier de sociologue. Les jeunes chercheurs, en particulier, sont soumis à l'injonction de concourir de manière répétée à des projets de courte durée sur un marché de financement extrêmement concurrentiel. Cette logique s'étend aussi aux professeurs statutaires et confirmés, qui doivent investir une part considérable de leur temps de travail à la recherche de financements externes pour leur(s) équipe(s) et, dans le cas où ils sortent vainqueurs de cette course, dans la gestion administrative de ces projets.

En l'absence de chapelles : des sociologies hétérodoxes

La tradition sociologique finlandaise est irriguée, depuis ses débuts, de diverses influences étrangères. Depuis la fondation de la sociologie

moderne et son engouement pour les approches américaines, plusieurs courants théoriques ont été importés dans le contexte finlandais : les théories critiques de l'École de Francfort dans les années 1970, les influences bourdieusiennes à partir des années 1980, les *cultural studies* britanniques dans les dernières décennies du XX^e siècle, les approches foucaaldiennes articulées autour de la notion de gouvernementalité au tournant des années 2000, ou bien, plus récemment encore, les perspectives intersectionnelles dans l'étude des inégalités. L'adaptation dans le contexte finlandais de chacun de ces courants pourrait fournir des matériaux pouvant mettre en évidence comment les « passeurs » assurent leur rôle au sein du monde universitaire finlandais avec ses particularités. Toutefois, afin d'illustrer ce processus, les actions et les dispositifs qu'il sous-tend, nous mobiliserons un exemple personnel et montrerons comment la sociologie pragmatique de Luc Boltanski et Laurent Thévenot fut adoptée en tant que perspective centrale par deux groupes de recherche finlandais.

Parmi les auteurs de cet article, Turo-Kimmo Lehtonen a réalisé un séjour d'étude à Paris en automne 1996, dans le cadre de ses études doctorales. Son intérêt pour l'étude des sciences et technologies (STS) le conduisit à l'École des Mines, où il suivit le séminaire de recherche de Bruno Latour qui lui recommanda vivement la lecture de l'ouvrage alors récent de Boltanski et Thévenot, *De la justification* (1991). Quelques années plus tard, il le présentait conjointement avec *Le nouvel esprit de capitalisme* (1999) de Boltanski et Chiapello au Helsinki Group for Political Sociology (HEPO), alors piloté par le professeur Risto Alapuro à l'Université d'Helsinki – auquel participait en tant qu'étudiante Eeva Luhtakallio, également auteure de cet article. Simultanément, Alapuro avait lui-même rencontré Thévenot dans le cadre d'un séminaire portant sur leur intérêt commun : la recherche sociologique sur la Russie. Un vif échange d'idées et une série de visites réciproques, ininterrompues jusqu'à présent, s'instaura entre les professeurs et leurs groupes de recherche.

Ayant établi leur position au sein du champ sociologique finlandais, Lehtonen et Luhtakallio ont alors conduit leurs propres étudiants à appliquer l'approche pragmatique française à leurs recherches et à la combiner à d'autres perspectives conceptuelles. Dans ses travaux, Lehtonen (2003) a notamment articulé les conceptualisations de Boltanski et Thévenot avec des approches des études des sciences et technologies afin d'interroger la manière dont l'adoption des nouvelles technologies façonne les formes de vie contemporaines. S'intéressant à l'histoire de l'État social finlandais, il a concilié la théorie de la justification à des approches néo-foucaaldiennes afin d'élucider les modes de cohabitation entre les rationalités solidaristes et la promotion active du secteur financier privé (Lehtonen et Liukko 2010). *De la critique* de Boltanski a également jalonné ses recherches sur l'économie circulaire, particulièrement la pratique du glanage, interrogée comme une forme de critique du capitalisme agroalimentaire (Lehtonen et Pyyhtinen 2021).

Luhtakallio et ses collègues ont, pour leur part, prolongé les collaborations franco-finlandaise par des publications cosignées (Luhtakallio et Thévenot 2018) et par l'établissement du *Nordic Network for New Social Pragmatism*. Les recherches de Luhtakallio ont visé à nuancer les analyses comparées des « cultures politiques » par la comparaison des pratiques de politisation dans les milieux militants en France et en Finlande ainsi que par l'analyse de la politisation visuelle des mouvements sociaux européens (Luhtakallio 2012 ; 2018). Luhtakallio a également combiné les outils théoriques de Thévenot avec des concepts de la sociologie de la culture (*cultural sociology*) américaine dans l'analyse des conditions de réussite et d'échec des mouvements sociaux, ainsi qu'à travers une précision de la théorie d'identités collectives (2019; Luhtakallio et Tavory 2018). Ses étudiants ont, en outre, contribué au développement et nouvelles adaptations du pragmatisme français (Eranti 2018 ; Ylä-Anttila 2017).

Si l'empreinte de l'approche pragmatique de Boltanski et Thévenot peut être profonde dans certains travaux de Lehtonen et Luhtakallio, le cadre analytique des sociologues français n'y a pas été appliqué sans

ajustements. Ces travaux exemplifient la façon, libre et peu orthodoxe, dont les sociologues finlandais d'antan comme d'aujourd'hui font usage des influences intellectuelles étrangères. Ces qualités pérennes ont peut-être été favorisées par la situation de la Finlande, qui se trouve à l'écart des épicycles de la production sociologique, y créant un contexte académique marqué par une tradition d'ouverture vers d'autres pays, voire d'autres disciplines. Un autre facteur déterminant s'ajoute à l'équation : l'absence de chapelles nationales à vénérer.

Dans le même temps, la réalisation de tels bricolages ne serait point possible si une convergence ne s'était pas produite entre les sociologies contemporaines finlandaises et internationales au sujet de leurs substances thématique et théorique. On peut penser que l'effritement progressif de quelques spécificités de la situation finlandaise - la modernisation tardive de l'économie et des modes de vie, la position charnière entre l'Europe et l'URSS - ont poussé davantage les sociologues finlandais à mener leurs recherches sur des phénomènes qu'ils ont en commun avec leurs pairs étrangers, comme les questions relevant de la crise climatique, des mouvements politiques populistes, ou encore des réformes néolibérales de l'État social, ainsi qu'à l'appui d'outils conceptuels qu'ils partagent avec ces derniers.

Conclusion

Nous avons introduit cet article par un aperçu historique de la tradition sociologique finlandaise articulée autour de quatre caractéristiques structurantes : l'ouverture vers l'international, la pluralité des disciplines, l'orientation empirique et la porosité des sphères publiques. Nous avons ensuite décrit le paysage institutionnel actuel, et donné un exemple de l'adaptation au contexte finlandais d'un cadre conceptuel contemporain. Si cette discussion relative à l'époque la plus récente souligne l'ouverture toujours aussi importante de la sociologie académique finlandaise vers l'international, la force structurante des autres caractéristiques se fait également sentir au sein du champ sociologique. Le fait que les

chercheurs contemporains que nous avons cités occupent des chaires en sociologie, n'a pas nui à la qualité interdisciplinaire de leurs recherches.

La sociologie, telle qu'elle est pratiquée actuellement en Finlande, reste également attachée à sa tradition empiriste, propice au maintien de la porosité des frontières entre les sciences et la politique. Cela ne veut pourtant pas dire, comme le suggère notre exemple, que la sociologie finlandaise ne soit pour autant informée par les débats théoriques contemporains.

La porosité des sphères publiques est une question complexe pour la sociologie actuelle. D'une part, dans un petit pays où les citoyens et les administrateurs ont tendance à faire confiance aux sciences, les sociologues continuent d'être appelés à donner leur avis au sein des organismes de l'appareil étatique, conformément à la figure de l'« expert » (Sapiro 2009, 27-28). Dans le même temps, depuis les mouvements contestataires des années 1960 et 1970 et l'avènement des courants critiques au sein du champ de la sociologie académique, l'espace médiatique accorde une place importante à des sociologues endossant le rôle de l'« intellectuel spécifique » (*Ibid.*, 28-20), plus à même de fournir une contre-expertise critique et de relayer la parole de catégories dont la voix peinerait autrement à se faire entendre en public. Enfin, en signe de continuité de cette tradition de porosité des sphères publiques, on peut noter la présence toujours aussi importante des sociologues parmi les élites administratives et politiques finlandaises. On compte notamment dans le gouvernement actuel une sociologue, la ministre de l'Intérieur Maria Ohisalo, qui avant d'entamer sa carrière politique a réalisé une thèse de doctorat portant sur la pauvreté extrême en Finlande des années 2000.

Remerciements

Nous tenons à exprimer nos remerciements à Risto Alapuro pour sa relecture et ses remarques avisées sur la précédente version de cet article.

Références bibliographiques

- ALAPURO R. (1988), *State and revolution in Finland*, Berkeley, University of California Press.
- ALAPURO R. (1997), « Ylioppilasliike ja sosiologia 60-luvulla : eli miten sosiologia auttoi opiskelijoita löytämään kansandemokraattisen liikkeen », *Tieteessä tapahtuu*, 15 (4).
- ALAPURO R. (2006), « Erik Allardt: Fruitful Contradictions », *Acta Sociologica*, 49 (2), 139- 47.
<https://doi.org/10.1177/0001699306064769>.
- ALAPURO R., ALESTALO M. (1973), « Konkreettinen sosiaalitutkimus », *In Suomalaisen sosiologian juuret*, 84- 147, Porvoo, WSOY.
- ALLARDT E. (1973), « Naturalismi ja positivismi », *In Suomalaisen sosiologian juuret*, 226- 68, Porvoo, WSOY.
- ALLARDT E. (1977), « Sociology in Finland », *Current Sociology*, 25 (1), 29- 56. <https://doi.org/10.1177/001139217702500103>.
- ALLARDT E. (2016), « Edward Westermarch : A Sociologist Relating Nature and Culture », *Acta Sociologica*, juin.
<https://doi.org/10.1177/000169930004300402>.
- ESKOLA A., TOIVIAINEN S., ALESTALO M., ALAPURO R. (1973), « Marxilainen tutkimus », *In Suomalaisen sosiologian juuret*, 194- 225, Helsinki, WSOY.
- ERANTI V. (2018), Engagements, grammars, and the public: from the liberal grammar to individual interests", *European Journal of Cultural and Political Sociology*, 5.1-2, 42-65.
- HAATANEN P. (1973), « Sosiaalhistoria », *In Suomalaisen sosiologian juuret*, 148- 93, Porvoo, WSOY.
- HAAVIO-MANNILA E. (1973), « Etnologia ja sosiaaliantropologia », *In Suomalaisen sosiologian juuret*, 27- 83, Porvoo, WSOY.
- HENTILÄ S., JUSSILA O., NEVAKIVI J. (1999), *Histoire politique de la Finlande XIX^e - XX^e siècle*, Paris, Fayard.

- JUTIKKALA E. (1962), « Origin and rise of the crofter problem in Finland », *Scandinavian Economic History Review*, 10 (1), 78- 83. <https://doi.org/10.1080/03585522.1962.10414335>.
- LEHTONEN T.-K. (2003), « The Domestication of New Technologies as a Set of Trials », *Journal of Consumer Culture*, 3 (3), 363- 85. <https://doi.org/10.1177/14695405030033014>.
- LEHTONEN T.-K., LIUKKO J. (2010), « Justifications for Commodified Security: The Promotion of Private Life Insurance in Finland 1945-90 », *Acta Sociologica*, 53 (4), 371- 86. <https://doi.org/10.1177/0001699310382674>.
- LEHTONEN T.-K., PYYHTINEN O. (2021), « Living on the margins: dumpster diving for food as a critical practice », *Distinktion: Journal of Social Theory*, 1- 23. <https://doi.org/10.1080/1600910X.2020.1853581>.
- LUHTAKALLIO E. (2012), *Practicing Democracy Local Activism and Politics in France and Finland*, New York, Palgrave Macmillan. <http://public.eblib.com/choice/publicfullrecord.aspx?p=956559>.
- LUHTAKALLIO E. (2018), "Imagining Democracy. European youth becoming citizen by visual participation", *European Research Council project*, <https://csd.fi/imagidem/>
- LUHTAKALLIO E. (2019), « Group Formation, Styles, and Grammars of Commonality in Local Activism », *The British Journal of Sociology*, 70 (4), 1159- 78. <https://doi.org/10.1111/1468-4446.12606>.
- LUHTAKALLIO E., TAVORY I. (2018), « Patterns of Engagement: Identities and Social Movement Organizations in Finland and Malawi », *Theory and Society*, 47 (2): 151- 74. <https://doi.org/10.1007/s11186-018-9314-x>.
- LUHTAKALLIO E., THÉVENOT L. (2018), « Politics of Engagement in an Age of Differing Voices ». *European Journal of Cultural and Political Sociology*, 5 (1- 2): 1- 11. <https://doi.org/10.1080/23254823.2018.1458432>.
- NAÏLI F. (2008), « Hilma Granqvist, Louise Baldensperger et la « tradition de rencontre » au village palestinien d'Artas », *Civilisations*,

- Revue internationale d'anthropologie et de sciences humaines*, 57: 127- 38. <https://doi.org/10.4000/civilisations.1201>.
- NÄRE L. (2016), « Roots and Routes of Finnish Sociology: A Contemporary Perspective on Early Sociology », *Research on Finnish society*, 9: 41- 44.
- RABIER J.-C. (1977), « La sociologie en Finlande », *Revue Française de Sociologie*, 18 (1), 109- 31.
- RASTAS A. (2019), « The Emergence of Race as a Social Category in Northern Europe », In *Relating Worlds of Racism. Dehumanisation, Belonging, and the Normativity of European Whiteness*, 357- 81, Londres, Palgrave Macmillan.
- SAPIRO G. (2009), « Modèles d'intervention politique des intellectuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 176- 177 (1), 8- 31.
- SUOLINNA K. (2000), « Hilma Granqvist: A Scholar of the Westermarck School in Its Decline », *Acta Sociologica*, 43 (4), 317- 23. <https://doi.org/10.1177/000169930004300404>.
- YLÄ-ANTTILA T. (2017), "Familiarity as a tool of populism: Political appropriation of shared experiences and the case of Suvivirsi", *Acta Sociologica*, 60.4, 342-357.